

Aghi Bahi

La « Sorbonne » d'Abidjan : rêve de démocratie ou naissance d'un espace public ?

Résumé

Depuis quelques années, à Abidjan, se développent des forums plus ou moins spontanés dont le plus ancien est la « Sorbonne » du Plateau ainsi baptisée en référence à la célèbre université parisienne. Des jeunes citoyens s'y regroupent pour parler de politique. Pour le sens commun, souvent repris par la presse locale, il s'agit de regroupements de personnes désœuvrées. Cet article s'interroge sur le sens de ce phénomène et émet l'hypothèse de la naissance de l'espace public dans le contexte nouveau du multipartisme. En s'appuyant sur des observations et des entretiens, l'article décrit cette situation typique et montre que le sens construit par les acteurs est celui de la démocratie « authentique » où les individus débattent librement des affaires de la cité et expriment leurs opinions. Le retour au multipartisme, mais surtout la nouvelle Constitution issue de la transition militaro-civile de l'an 2000 ont contribué à répandre l'idée de la libération de la parole chez ces jeunes hommes issus du milieu citoyen populaire et a modifié leur rapport au politique. Les contingences de l'histoire immédiate de la Côte d'Ivoire ont versé la « Sorbonne » et les autres forums dans la « société civile » et en font l'expression patente de l'opinion publique.

Abstract

Over the last few years, more or less spontaneous popular forums are developing in Abidjan. The oldest one is "La Sorbonne" in the Plateau district. It is so called in reference to the famous Parisian university. Young citizens would gather there to discuss politics. This gathering is commonly understood to be of idle persons, even by the local press. This paper contemplates the meaning of this phenomenon within the framework of the birth of the public sphere in the new context of multipartyism. Drawing on observations and interviews, the paper dwells on what takes place, and argues that the sense constructed by the actors is 'authentic' democracy where the individuals can freely debate politics and express their opinions. The re-invigoration of multipartyism and particularly the new constitution issued from the civilian-military transition of the year 2000 contributed towards the spread of the idea of free speech among these young males coming from popular social backgrounds. The ongoing events of Côte d'Ivoire have thrown "La Sorbonne" and other popular forums into civil society and consider it as the obvious expression of public opinion.

Introduction

Depuis quelques temps, à Abidjan, se développent des forums de discussion que la presse n'a pas hésité à appeler des *agoras*. La plus ancienne et la plus connue d'entre ces *agoras* est la « Sorbonne » du Plateau¹, ainsi baptisée en référence à la célèbre université parisienne. Des gens sans importance y parlent de tout et en toute liberté, même si les débats sont de plus en plus tournés vers la politique. Pour le sens commun, souvent repris par la presse locale, il s'agit de regroupements de personnes désœuvrées. Ce phénomène, qui rappelle *Speakers' Corner* de Londres², constitue un changement indubitable de l'espace social ordinaire qu'est la rue et pose à nouveau le problème de la « politique

par le bas » voire du politique vu d'en bas et du jeu des acteurs dans le « mode populaire d'action politique » (Bayart, 1981 : 56). Que recherchent ces individus ? Que se passe-t-il à la « Sorbonne » ? S'agit-il d'un épiphénomène ou cela augure-t-il au contraire de la naissance d'un espace public nouveau en Côte d'Ivoire ? Le travail que nous proposons est basé sur des observations et des entretiens et prête une attention particulière au plan du vécu politique des acteurs de la « Sorbonne ». Il s'agit d'abord de décrire et comprendre la situation typique que constitue la « Sorbonne ». Nous allons ensuite contextualiser (Mucchielli, 2000b : 109) cette conduite sociale afin tenter de dégager le sens qu'en donnent les acteurs et d'expliquer ce sens construit en rapport avec le niveau plus global de la société ivoirienne³.

Ici, nous sommes à la « Sorbonne »...

Il est très difficile de dater avec précision la naissance de la Sorbonne du Plateau. Des regroupements de moindre importance auraient commencé au début des années 1980, avec « un "fou" qui faisait rire la foule » et que l'on surnommait « Philo » ou encore « *Le Philosophe* »⁴. En ces années qui connaissent un regain de dynamisme religieux⁵ (Gadou, 2001 : 24), prêcheurs, prophètes et guérisseurs, viennent là rechercher des ouailles. Mais c'est véritablement autour de 1995, en plein multipartisme, que la politique aurait pris le dessus sur les autres activités de cet espace, et que le nom « Sorbonne » aurait commencé à circuler.

Cet univers complexe en apparence ouvert à tous tend à dérouter l'observateur. La « Sorbonne » est dans cet entre-deux qu'est la rue (Janin, 2001 : 178), un environnement bruyant, en raison de la circulation des automobiles, une sorte de carrefour très animé où les gens vont et viennent. Du lundi au samedi, dès onze heures et jusqu'à dix-huit heures environ, des gens se regroupent, parlent entre eux ou écoutent un orateur de leur choix. Il faut noter la régularité des emplacements qu'observent les personnes qui occupent la « Sorbonne », comme si chacun connaissait sa place et respectait celle de l'autre. Le fait est que ces personnes de la « Sorbonne » occupent un espace qu'elles se sont appropriées au moins mentalement et qui fait désormais partie de leurs habitudes quotidiennes (Bahi, 2003). La « Sorbonne » bat son plein entre midi et deux, au moment où les gens descendent des bureaux et sortent des écoles pour se restaurer. Les problèmes de restauration se posent en effet avec acuité pour les travailleurs et les élèves. Déjà, la crise économique avait vu le développement des maquis dont F. Kouakou N'Guessan se demandait, à l'époque, s'ils étaient des lieux de conscientisation ou de restauration (Kouakou, 1982 : 127). Avec la dévaluation et l'augmentation de la pauvreté dans les villes, notamment à Abidjan (Bamba, 2001 : 65), les questions de restauration se posent avec encore plus de gravité.

Des cercles discussions se forment alors de manière plus ou moins spontanée, les gens échangent des informations sur l'actualité brûlante. Une fréquentation plus assidue et plus attentive des lieux nous fera comprendre que la réalité est très subtile. Un peu comme à Speakers' Corner, ces orateurs politiques parlent aux foules à partir de stands improvisés⁶. La table empruntée ou louée aux commerçants d'à côté sert d'estrade de fortune sur laquelle, juché comme un tribun, l'orateur s'égosille en délivrant ses messages aux accents messianiques sur l'actualité politique brûlante. Deux groupes d'orateurs se partagent cette spécialité et formeront deux regroupements distincts et qui rivalisent d'adresse pour attirer le public. De midi à quinze heures, période critique de la « Sorbonne », des orateurs vont se succéder au centre du cercle qui se forme dès leur apparition sur les lieux. Le nombre d'individus qui occupent quotidiennement l'espace oscille, selon nos approximations, entre 200 et 300 personnes et cette régularité en fait une foule conventionnelle.

Les orateurs attirés, les « sorbonniens », sont des sortes d'érudits dans des domaines particuliers y compris les questions politiques, de réels « incollables » sur les sujets qu'ils abordent. Authentiques tribuns des rues, ils se documentent avec le plus grand sérieux allant même jusqu'à consulter des sites Internet, pour préparer et élaborer leurs « conférences ». Ils se présentent comme de puissants débatteurs, infatigables et intarissables sur les sujets qui les passionnent. Les surnoms qu'ils portent confortent cette construction identitaire d'intellectuels des rues (Bahi, 2001 : 159). Ils se sont donnés pour mission d'éclairer les autres en déjouant les pièges tendus dans la presse qu'ils jugent profondément partisane et d'enseigner certaines de ces choses aux auditeurs. Ils affichent des intentions claires : enseigner, éclairer le peuple. Convaincus ou conscients qu'ils produisent un travail intellectuel, critiques et vigilants, ils s'autorisent à parler au nom du peuple et « s'auto mandatent » en quelque sorte représentants de ce peuple : « *Nous sommes la parole du peuple* », « *Maintenant les ivoiriens voient clair* », etc. Ils parlent au peuple et parlent au nom du peuple. Les « sorbonniens » vont ainsi jouer des rôles de médiateurs de l'information au même titre que les journaux d'information générale et d'opinion pour les auditeurs de la « Sorbonne ». Ils vont en plus proposer leur traitement de l'actualité et leurs analyses « savantes ».

La « Sorbonne » est un univers d'hommes dans lequel les femmes, extrêmement minoritaires, viennent rarement écouter les orateurs et participer aux débats. Celles qui fréquentent le site, exercent des petites activités du micro-commerce urbain. A l'instar de ce que P. Janin avait déjà remarqué, pour ces femmes, « la rue n'est pas un espace de revendications, mais le lieu où se concrétise la quête d'indépendance économique et où s'entretiennent les relations » (Janin, op cit : 181). Ces hommes, jeunes pour la plupart⁷, issus du milieu citadin populaire (Atchoua, 2001 : 57-62), se déclaraient militants ou sympathisants du FPI⁸ ou tout au moins se disaient « neutres ». Il ne s'agit pas forcément d'une corrélation aveugle entre ethnie et tendance politique en ce sens qu'étant donné l'espace dans lequel nous nous trouvons au moment des entretiens, le silence (ou la neutralité affichée) nous semble être la donnée la plus significative : dans ces espaces, apparemment acquis aux idées du parti au pouvoir, les autres observent une attitude de prudence de peur d'être ridiculisés par les « sorbonniens » et leurs fidèles « sorbonnards »⁹. C'est un endroit où, l'espace d'un moment, les différences sociales (mais non politiques) semblent être indéfinies.

Ils viennent s'informer, se divertir, faire des rencontres intéressantes, et même se former. Cet univers d'anonymat joue effectivement un rôle de masque pour ces auditeurs dans la mesure où leur identité réelle est dissimulée par la foule. La « religiosité » proche de la fascination avec laquelle ces jeunes écoutent l'orateur n'annule pas d'emblée leur vigilance critique. Ceux qui se disent « neutres », ou qui ne sont pas « *du même bord politique* » que la « Sorbonne » estiment ne rien apprendre de plus que ce qui se dit déjà dans les journaux, même s'ils reconnaissent néanmoins que ces « sorbonniens » font souvent des « *révélations* ». Certains d'entre eux précisent que cette écoute leur permet de se faire une idée de l'opinion générale concernant les formations politiques dont ils sont sympathisants et même de se situer sur l'actualité politique. Dans cette situation de foule conventionnelle, une catégorie nette tend à se dégager, qui correspond à la dominante des personnes interrogées sur les lieux : celles des fidèles de la « Sorbonne » encore appelés les « sorbonnards ». Ces fidèles sont les premiers arrivés à la « Sorbonne » et les derniers partis. Ils forment la première strate de l'attroupement autour de l'orateur. C'est aussi parmi eux que le recul critique vis-à-vis de ce que disent les « sorbonniens » est très faible et que la confiance en ces tribuns est développée.

« Sorbonniens » et « sorbonnards » forment le noyau réel de la « Sorbonne ». Il revêt une importance majeure dans la mesure où l'essentiel des normes en dépendent et déterminent le contexte normatif plus général de la « Sorbonne ». En effet, parce qu'il en constitue l'attraction spectaculaire, ce noyau

mobilise l'attention, attire le public et fait la renommée de l'endroit. Une certaine uniformité d'opinions et de comportements émane de cet épiscentre, fonde ainsi largement son homogénéité et sa cohésion, et va finir par se donner comme l'esprit même de la « Sorbonne ». Ce noyau construit un « nous » en déconstruisant le champ politique.

La construction des identités, essentiellement prise en charge par les « sorbonniens » participe de la texture symbolique de l'espace. On ne sera donc pas étonnés d'être dans « *l'université à ciel ouvert* » et que les attroupements autour des orateurs politiques portent le nom « *d'amphithéâtres à ciel ouvert* » et que leur association soit qualifiée de « *faculté des sciences politiques* » (Bahi, 2003). Milieu d'interconnaissance, rendez-vous de jeunes « ivoiriens 100 pour 100 », favorables aux thèses nationalistes, réserve de main d'œuvre disponible pour des manifestations de rues¹⁰, est une réaction à la violence multiforme y compris à la violence symbolique des médias. Il s'y opère une réinvention de liens de solidarité - notamment entre ces jeunes ivoiriens de « souche multi-séculaire » - face à l'individualisation croissante de la société notamment dans l'univers citadin qui engendre une distension des liens sociaux (Marie et alii, 1997 : 13).

Les normes culturelles de référence, elles-mêmes fluctuantes, semblent être celles de la rue, interface entre le privé et le public (Janin, 2001 : 178-179). Elles constituent le référentiel normatif souple et plus ou moins conscient qui régit les actions qui se déroulent dans l'espace « Sorbonne » y compris celles considérées comme « allant de soi ». Elles reposent pour une bonne part sur un certain sens de la fraternité qui va articuler spontanéité, camaraderie, amitié, partage et solidarité comme tente de le montrer F. Kouakou N'Guessan. Cette fraternité africaine, quoique ambiguë et particulière, est au centre de la société en même temps qu'elle est une quête d'identité collective (Kouakou, 1982a : p 46-49). La solidarité, valeur positive dans cet univers, se confond même avec le sens du partage c'est-à-dire au « *geste* » que l'on fera et construit un espace de sociabilité, dans lequel on peut venir écouter votre conversation et même s'en mêler sans y être invité. Les mots d'esprit sont positivement valorisés chez les « sorbonniens ». Autant que les proverbes, ils vont représenter la vivacité de l'intelligence¹¹. Cet humour, très apprécié des « sorbonnards », est un moyen efficace de faire passer des pilules amères aux auditeurs, mais n'est pas un humour inoffensif et encore moins un humour de résignation¹² même s'il semble n'être qu'un effet de style.

A ces normes, il faut ajouter celles qui proviennent de la période actuelle de la démocratie nouvelle avec la liberté d'expression et les autres libertés. À la « Sorbonne » on ne se bat pas avec les muscles mais avec la parole. C'est à notre sens la norme essentielle : le débat d'idées. La bagarre physique est rejetée et transformée en bagarre des mots. Il faut être capable de « *porter la contradiction* » à celui qui parle avec des arguments solides. Cette posture essentielle est subsumée par la célèbre phrase des animateurs eux-mêmes : « *la force des arguments et non les arguments de la force* ». C'est un espace où les « qualités d'orateur » et même la logomachie sont vécues comme des valeurs positives. Celui qui ne se maîtrise pas et empoigne physiquement l'autre « *n'est pas un démocrate* ». La bagarre, valorisée négativement, est même proscrite des normes comportementales. Tout au long des échanges, quand cela s'avère nécessaire, les animateurs et vont re-préciser les normes primordiales concentrées dans la phrase : « *Ici, nous sommes à la Sorbonne* », un espace de libertés, un espace où l'on prend des libertés. La nouvelle Constitution représente pour eux, à la fois les libertés gagnées par la volonté du peuple, et cette liberté d'expression et d'association qui fonde l'existence même de la « Sorbonne ». Viscéralement attachés aux valeurs de la démocratie, ils aiment clamer que « *vox populi, vox dei* » et se disent prêts à défendre becs et ongles cette voix du peuple dont ils pensent être de dignes représentants.

La « Sorbonne » : un rêve de démocratie vraie?

Le sens de la « Sorbonne » est collectivement construit par les acteurs au cours de leurs transactions à travers les contextes qui composent la situation décrite plus haut. On comprend alors que ce sens soit éminemment subjectif. Dans cette optique, le sens sera celui que les acteurs donnent à leurs actes dans la situation donnée.

Lorsqu'ils se remémorent les débuts de la « Sorbonne », les acteurs estiment qu'elle leur a servi et leur sert encore de moyen de défoulement et va même souvent servir d'exutoire pour les rancœurs accumulées contre la classe dirigeante ancienne. Sous le régime du parti unique ces « parleurs » sont peu inquiétés parce qu'à ce moment là, on les prend surtout pour de simples oisifs à tout le moins inoffensifs. Pendant la succession d'Houphouët-Boigny, le régime qui tentera de les museler représente à leurs yeux une période de répression. Les animateurs de la « Sorbonne » auraient été l'objet d'ergotages policiers et de fréquentes interpellations. La dernière descente de police eut lieu le 30 septembre 1999, « *jour de triste mémoire* », où les gens de la « Sorbonne », ont été « *bastonnés, dispersés, pourchassés, arrêtés, emprisonnés et fichés* ». Mais cette répression, loin de les décourager, a plutôt renforcé leur motivation à s'exprimer. Les « anciens de la Sorbonne » vont désormais avoir en commun l'expérience de la brutalité policière. Les « *libres penseurs* » se muent progressivement en « *penseurs politiques* ».

De fait, c'est le rapport au politique qui a augmenté le prestige de la « Sorbonne » aux yeux de l'opinion. Les animateurs eux-mêmes estiment que cela a été favorisé par « *la libération de la parole* ». Grâce à quoi ils pouvaient, en principe, s'exprimer sans craintes et en toute liberté. Mais cela ne s'est pas fait sans problèmes : ils parlent souvent avec un certain orgueil et un peu d'exagération, de « *nombreuses arrestations* »¹³, d'infiltrations diverses des agents des Renseignements Généraux, et de l'attention dont ils sont l'objet de la part des médias et des hommes politiques. La conquête de la parole libre a été l'objet d'une lutte entre le pouvoir et les acteurs de la « Sorbonne ». On comprend mieux pourquoi la « Sorbonne » a salué avec enthousiasme le putsch du 24 décembre 1999. La période de transition est d'abord vue comme une libération, un mal nécessaire à l'instauration d'une nouvelle démocratie et d'une société nouvelle¹⁴. La « Sorbonne » s'illustre dans de nombreuses marches de protestations et de soutien. Elle intéresse les gens et la presse se demande qui sont ces « *savants du Plateau* »?¹⁵ Mais la « Sorbonne » subit le contre-coup de l'éclatement du Front Republicain¹⁶ qui a semble-t-il parachevé son inversion dans la politique. La « Sorbonne » subit le contre-coup de cette rupture. Les maîtres de la « Sorbonne » disent d'ailleurs que pendant la transition, « *bien des hommes politiques ont essayé de les récupérer* ». La « Sorbonne » a même accueilli des meetings de candidats à l'élection présidentielle, et un peu plus tard à l'occasion des élections municipales. Mais ses prises de positions et ses actions concrètes, en font un fauteur de troubles pour une partie de l'opinion publique nationale¹⁷. En 2001, la « Sorbonne » devient une association (loi 1963). Elle est actuellement considérée, avec les autres agoras, comme faisant partie de la Société civile dans le bouillonnement qui la caractérise. Mais elle est tiraillée entre la nécessité d'être formelle pour être acceptée et reconnue par les acteurs politiques et l'impératif de l'informel pour conserver son auditoire et assurer sa survie.

À la « Sorbonne », c'est à propos de l'actualité nationale que les discussions sont animées. Il faut dire que la presse ivoirienne d'une manière générale, très engagée et très polémiste, ne prend pas suffisamment de précautions éthiques et ne fait pas toujours preuve de rigueur déontologique. Prompte à diffuser des informations partielles, elle présente ses opinions comme si c'était les nouvelles elle-mêmes, dans une propension à verser dans le sensationnalisme (Nyamnjoh, 2000 : 3). L'incomplétude de l'information ainsi diffusée, pousse les individus à se tourner vers les autres afin

de palier la vacance du sens du message et le flou qu'il laisse. À en croire les auditeurs, la « Sorbonne » du Plateau serait d'autant plus intéressante qu'elle a la réputation de tout critiquer, y compris le pouvoir. Et ces apports en informations sont jugés par certains -les enthousiastes-meilleurs que les journaux d'autant que la lecture de la presse tend à les laisser perplexes face à la situation du pays (Bahi, 2001 : 158-162). Le travail des « sorbonniens » supplée donc en un certain sens l'information politique. Ils traduisent en langage simple, imagé et théâtralisé, les informations sur la vie politique du pays. Ils livrent aux auditeurs des réflexions, des analyses sur cette situation et font des projections sur le futur. Cette expulsion des angoisses couplée aux projections faites dans l'analyse de la situation socio-politique nous mènent finalement ainsi à une fonction cathartique. La « Sorbonne » permettrait aussi d'évacuer des angoisses et cette « catharsis » serait alors couplée à une sorte de fonction que, faute d'une meilleure expression, nous baptisons fonction « antalgique ». Les « sorbonniens », en magnifiant les forces et potentialités du pays, et en prophétisant l'avenir radieux de la Côte d'Ivoire, donnent aux auditeurs un sentiment de sécurité¹⁸. Il reste que par ces discussions et ces échanges se crée « une prise de conscience collective qui dépasse les cadres étroits de l'ethnicité », à l'image de ce que remarquait F. N. Kouakou, pour le maquis (Kouakou, 1982b : 133), en dehors des sphères privée et privatisée que sont l'espace familial et l'espace professionnel. La « Sorbonne » en tant que milieu structurant, où le plus important est d'être citoyen, est un « foyer d'expression politique ». Les auditeurs les plus optimistes sont aussi les plus assidus et les plus nombreux à la « Sorbonne ». Ces derniers pensent qu'elle concourt à la démocratie en permettant à tout le monde de s'exprimer. C'est cela qui est globalement vécu comme des apports de la « Sorbonne ».

Dans le même temps, cette action remplit une sorte de fonction de contrôle des hommes politiques, en dénonçant les abus, les écarts, les déclarations démagogiques. Il est dès lors concevable que les discussions dans ces espaces expriment une forme de résistance au discours dominant de la presse, c'est-à-dire dans « les traces infiniment complexes du travail social des outils d'information » pour reprendre les termes d'A.-M. Laulan. Cette opposition, qui s'origine dans « les désirs, les conflits, les combats des individus et des groupes » (Laulan, 1993 : 995), conteste les opinions que formule la presse ainsi que sa médiation même du caractère spécieux des discours politiques : « *ne vous laissez pas distraire!* », « *ce sont des menteurs!* », etc. Les tribuns vont ainsi organiser une véritable résistance aux effets d'agenda des médias dans la mesure où ils analysent, interprètent et imposent véritablement leur point de vue sur les informations, c'est à dire aussi bien sur les rumeurs que sur celles contenues dans les médias nationaux et internationaux, tout en laissant aux auditeurs la possibilité de leur « *porter la contradiction* ». Cette résistance à l'information sur la chose de la cité telle que véhiculée par les médias marque en même temps la volonté de ces acteurs de s'approprier la chose politique ou d'y participer. Dans cet espace, où bien des personnes sont dans la marge de notre société et qui entendent comprendre ce qui se passe dans leur pays, une telle opposition leur donne en tous cas un sentiment de maîtrise de l'information politique.

Mais la médiation des « sorbonniens », en matière d'information n'est pas neutre puisque ces informateurs portent aussi des jugements. Les « sorbonniens » réinterprètent la presse qui presse est souvent au centre des débats en ce sens que c'est par elle que les gens sont « informés » de ce qui se passe dans le pays... une axiologie se dégageait très vite des propos avec les bons d'une part, le FPI et ses satellites et d'autre part, les autres partis avec comme pire ennemi de la démocratie, le RDR. En fait de médiation, la « Sorbonne » est aussi « rumorigène » que la presse. La mobilité des jeunes, dont certains sont souvent orateurs dans leurs propres quartiers, va consolider et propager des rumeurs de toutes sortes. La différence fondamentale est que la presse telle que vécue par les

personnes enquêtées, par la méfiance dont elle est l'objet, se présente comme une source supplémentaire d'interrogations et est donc *ipso facto* anxigène. La « Sorbonne » par contre, qui bénéficie de la confiance de nombre de ses auditeurs, et qui baigne dans une atmosphère de convivialité et de simplicité qui n'est pas sans rappeler la description que F. Kouakou N'Guessan faisait des maquis abidjanais (Kouakou, 1982b : 127-134), va avoir tendance à jouer auprès des « sorbonnards » un rôle de tranquillisant.

Les « sorbonniens » et les « sorbonnards » veulent finalement créer un espace de « *la vraie démocratie* ». Ce sens construit dans les échanges entre acteurs dans les « Sorbonnes » est celui de l'espace public même si, au cours de nos enquêtes, aucune des personnes interrogées n'a utilisé ce concept. Au départ, il s'agit d'engager de libres discussions et d'échanger des points de vue, c'est-à-dire que l'action se fonde sur une acceptation de la différence et donc, en principe, de la mise en cause et de la relativisation de ses propres idées. Nous avons vu comment les différents acteurs construisent - et entretiennent cette construction - de la « Sorbonne » comme espace de convivialité, de tolérance. Cela engendre en même temps l'image d'un espace et d'une atmosphère propices au développement de la vie intellectuelle. Il s'agit d'une idéalisation de l'intellectualité des rues qui fait penser à un rêve d'espace de la vraie démocratie, voie suprême de la paix, qui, à sa manière, cherche la participation non conventionnelle des citoyens à la vie publique. C'est-à-dire qu'ils vont récupérer des thèmes centraux de la démocratie tels que la laïcité et la sacralité du pouvoir du peuple. La formule « *vox populi vox dei* » par exemple, qu'ils aiment répéter, conserve bien dans leur esprit toute sa signification. Elle montre qu'ils souscrivent entièrement au fait que la légitimité du pouvoir n'est pas à rechercher dans un être transcendant mais plutôt à trouver dans la volonté du peuple, et que cette volonté populaire est sacrée dans un régime démocratique¹⁹, et la finalité du pouvoir qui est de servir le peuple. C'est peut-être là le lieu de toutes les attentes concrètes des acteurs de la « Sorbonne », et c'est là que réside le sens idéalisé qu'ils lui donnent. Ils s'attendent concrètement à ce que le pouvoir actuel réalise ses promesses électorales et il faut donc pour cela « *qu'on les laisse travailler* »... Ces espaces ne vont-ils pas plutôt tendre à cristalliser les opinions politiques en confortant les idées arrêtées des personnes qui se prêtent au jeu de la « Sorbonne »? Ce jeu à forte théâtralité n'échappe-t-il pas, à un moment ou à un autre, aux acteurs eux-mêmes?

La naissance d'un espace public?

La « Sorbonne » est donc bien un des endroits de la ville où se construit une opinion publique dans la discussion et la confrontation des points de vue même si, bien évidemment, toutes les opinions individuelles ne s'expriment pas. Elle nous apparaît comme un repère manifeste de la naissance de l'espace public que l'appellation « Sorbonne », en renvoyant à une métaphore universitaire tend à gauchir. Cette construction s'appuie sur un fait particulier à nos sociétés qui, tout au long du processus démocratique, ont révélé les campus universitaires comme les plus hauts lieux de contestation des pouvoirs :

« L'autonomie relative du champ universitaire et la place centrale qu'il occupe dans le système social font de cet univers intellectuel une des plates-formes de résistances aux violences économiques par « le bas ». Les étudiants de leur côté, convaincus d'être des laissés pour compte pas comme les autres du gouvernement, se placent à l'avant-garde des luttes sociales » (Akindès, 1996 : 36-37).

militant dans la mesure où des groupes sociaux se retrouvaient pour y débattre des problèmes (familiaux, professionnels et nationaux) qui les concernent ou auxquels ils sont impliqués : « Ainsi ces forums populaires multipliés dans les communes de la capitale reprennent sans doute à leur manière la balle de la nouvelle démocratie ivoirienne avec la liberté de pensée et d'expression qu'elle inspire aux citoyens » (Kouakou, 1982b : 132). Le contexte cette observation sociologique des maquis abidjanais est celui de la libéralisation partielle du champ politique ivoirien.

L'espace public moderne est un espace symbolique, caractérisé par l'asymétrie, l'éclatement voire le morcellement, l'inégalité de participation selon les classes et les groupes sociaux, la tendance à une certaine interpénétration avec la vie professionnelle ainsi qu'avec la vie privée à tel point qu'il se demandait s'il ne fallait pas plutôt parler d'espaces publics²⁰ (Miège, 1989 : 166-167). Dans cet espace symbolique, les discours contradictoires des différents acteurs sociaux, religieux, économiques, culturels et politiques, composant une société sur un fonds de valeurs communes historiquement constituées, s'opposent et se répondent, explique D. Wolton. L'espace public, lien politique entre les citoyens anonymes, est au cœur du fonctionnement des sociétés démocratiques et symbolise la réalité d'une démocratie en action :

« L'espace public suppose (...) l'existence d'individus plus ou moins autonomes, capables de se faire leur opinion, non « aliénés aux discours dominants », croyant aux idées et à l'argumentation, et non pas à l'affrontement physique. Cette idée de construction par l'intermédiaire des informations et des valeurs, puis de leurs discussions, suppose aussi que les individus soient relativement autonomes à l'égard des partis politiques pour se faire leur propre opinion. En un mot, avec le concept d'espace public, c'est la légitimité des mots qui s'impose contre celle des coups, des avants-gardes et des sujets de l'histoire » (Wolton, 2000 : 223).

Le pluralisme politique favorise la création de l'espace public. Mais dans un contexte où l'on se bat encore pour une libéralisation plus grande des médias²¹, et où les discours contradictoires, s'ils ne sont pas « interdits », ne sont pas encore entrés dans l'ethos politique et social, il peut paraître surprenant de parler d'espace public. L'espace public moderne en Côte d'Ivoire, encore en formation, présente des caractères proches de celui que présentait J. Habermas (à la différence qu'il n'est pas bourgeois) et n'est pas encore aussi large que l'espace public moderne. Il est toujours à la recherche d'acteurs (plus nombreux), plus diversifiés, qui s'accorderaient sur des valeurs communes et reconnaîtraient leurs légitimités mutuelles. En effet, la Côte d'Ivoire devient progressivement une démocratie de masse et, depuis 1990, l'information, le marketing et la communication sont de plus en plus importants, avec un nombre plus accru d'acteurs intervenant publiquement et de sujets débattus. En l'absence de sondages, ce sont les manifestations de rues, les marches (de protestation ou de soutien) télévisées ou non, les déclarations médiatisées des divers acteurs politiques, sociaux, religieux, intellectuels (relatées par la presse écrite surtout) qui concurrencent le suffrage universel.

Conclusion

En un certain sens nous serions tentés d'affirmer que la « Sorbonne » et les autres agoras préfigurent l'émergence d'un espace public. Mais la remarque habermasienne nous semble faire office de loi : l'espace public doit être à égale distance du politique et de l'économique et ne doit pas être inféodé au pouvoir. Or le débat de la « Sorbonne » entre ceux qui veulent rester dans l'informel, et ceux qui veulent en faire une structure formelle reconnue par le Ministère de l'Intérieur est une tension interne

majeure. C'est dans cette brèche que des entrepreneurs politiques peuvent s'insinuer. Le risque de récupération politique existe. Il menace de voir s'y développer une sorte d'uniformisation de la pensée (peu de débats contradictoires), qui tendrait ainsi à invalider la position intermédiaire de la « Sorbonne », transformant ces « tribuns » en thuriféraires du pouvoir, évanouissant ce rêve d'espace public²². Quant à l'avenir même de la « Sorbonne » il est concevable que les Autorités, comme ce jadis fut le cas pour Speakers' Corner, soit amené à légiférer et leur octroyer un espace physique où ils pourront discuter de manière à stopper leurs tribulations afin d'assurer la pérennité de cette expression populaire, qui, somme toute est une preuve de liberté d'expression et de démocratie en action. Il est difficile de dire si la « Sorbonne » est provisoire ou durable mais nous sommes tentés de penser que ce type de manifestations, parce qu'elles sont liées aux contingences de la période actuelle, vont se « folkloriser » et feront partie du pittoresque une fois les transformations démocratiques effectuées et entrées dans les mœurs, une fois que l'espace public aura véritablement émergé.

Notes

1. Après quelques pérégrinations, la « Sorbonne » s'installe sur le site en réfection de l'immeuble des Soixante Logements, bâtiment du patrimoine de l'État qui a été cédé, tout ou partie, à l'Organisation des Nations Unies pour le Développement Industriel. D'autres regroupements de ce genre sont nés après le putsch de décembre 1999 dans des quartiers populaires d'Abidjan comme par effet d'entraînement (« Parlement », « Sénat », etc.) mais nous souhaitons, dans un premier temps nous concentrer sur la « Sorbonne » du Plateau, qui depuis 2002 est officiellement re-localisée au Jardin Public du Plateau.
2. Speakers' Corner, à l'angle nord-est de Hyde Park à Londres est, par tradition, un espace où les speeches publics peuvent être faits par n'importe qui ayant quelque chose à dire sur quelque sujet que ce soit. Cet espace fût érigé en centre populaire de discours publics en 1872.
3. Nous indiquons en italiques les termes et expressions des acteurs de la « Sorbonne ».
4. Propos recueillis auprès de Yoneba Gnakpa animateur du groupe des raéliens et Salam Djintigo « Maître de théologie ». Ils font partie des anciens de la « Sorbonne » et interviennent aussi sur des sujets d'actualité politique.
5. Gadou rappelle qu'en Côte d'Ivoire, le phénomène des prophètes et des guérisseurs, déjà vivace pendant la période coloniale, connaît un renouveau dans les années 1980 et une impressionnante naissance de prophètes sur toute l'étendue du territoire ivoirien à partir de 1986 après l'arrestation et l'emprisonnement du prophète Koudou Jeannot, illustrant ainsi la vitalité des innovations religieuses d'origine autochtones, chrétienne ou islamique, des mouvements de réveil issus des groupes dissidents du christianisme présents à la « Sorbonne ».
6. Les speakers parlent aux foules à partir de plates-formes improvisées faites de caisses en bois. Des speakers individuels ou représentant des organisations ou des causes particulières délivrent leurs discours les week-ends. La foule se rassemble souvent autour d'un speaker, et, en général, se sent libre de faire des commentaires sur le discours ou d'interrompre simplement celui-ci s'ils ne sont pas d'accord avec ce qu'il dit. Speakers' Corner est souvent vu comme un symbole de la liberté de parole. On peut consulter <http://www.britain-info.org/>
7. La « Sorbonne » regroupe surtout des hommes jeunes (entre 20 et 35 ans), la plupart célibataires (dont beaucoup ont au moins un enfant à charge). Leur niveau d'études est surtout secondaire même si l'on enregistre des diplômés de l'université et des grandes écoles. Ils sont très souvent sans emplois.

La majorité d'entre eux se disent chrétiens ou animistes. Habitant principalement les communes populaires d'Abidjan, ces jeunes hommes se répartissent surtout entre les groupes Krou et Akan.

8. Front Populaire Ivoirien, parti de Laurent Gbagbo, au pouvoir depuis le 26 octobre 2000.

9. Il ne fait pas bon être d'un autre parti et encore moins du Rassemblement des Républicains (RDR) parti d'Alassane Ouattara, bien qu'en une année d'observations, nous n'ayons jamais observé de rixes, tout au plus quelques chaudes empoignades. On peut dire qu'effectivement, la violence est surtout verbale même si le risque que cela ne dégénère en bagarre est réel...

10. La « Sorbonne » a participé à plusieurs marches de protestation ou de soutien depuis l'an 2000. Aujourd'hui encore, elle est très active dans le sursaut patriotique qui secoue la Côte d'Ivoire depuis les attentats du 19 septembre 2002 et a rejoint l'Alliance des Jeunes Patriotes dirigée par Charles Blé Goudé, ancien Secrétaire Général de la Fédération Estudiantine et Scolaire de Côte d'Ivoire. Il avait d'ailleurs succédé à Guillaume Soro Kibgafari actuel porte-parole de la rébellion armée qui contrôle la moitié-nord du pays.

11. Un animateur a par exemple créé une formule pour répondre aux accusations de xénophobie dont la Côte d'Ivoire est l'objet dans la presse et l'opinion internationales depuis quelques années et surtout depuis l'élaboration de la nouvelle Constitution : « *les ivoiriens ne sont pas contre les étrangers, ils sont contre les hommes étranges* ». La guerre actuelle a mis au grand jour cette maxime déjà fort répandue à la « Sorbonne » car la « Sorbonne » a rejoint l'Alliance des Jeunes Patriotes et a participé à des meetings et des marches de protestation contre les assaillants et de soutien aux forces loyalistes, largement couverts par les médias nationaux.

12. Il ne s'agit pas vraiment de dérision politique au sens de Comi Toulabor (Toulabor, 1981 ; 1991)

13. Bazoumana Dembélé, alias « *Le Recteur* » de la « Sorbonne » déclarait dans le quotidien *L'Opinion*, du 5 février 2001, qu'il a été « arrêté 233 fois au total et déféré 11 fois à la Maison d'Arrêt et de Correction d'Abidjan » !

14. Il semble que dès la fin de décembre 1999, comme par effet d'entraînement ou d'imitation, d'autres « Sorbonnes » naissent dans des quartiers populaires : le « Parlement » de Yopougon, la « Sorbonne » de Yopougon-Wakouboué, la « Sorbonne 2 » d'Attécoubé, la « Sorbonne » d'Abobo, etc. auxquelles nous consacrerons d'autres études...

15. *Fraternité Matin*, 12-13 août 2000.

16. Alliance tactique contractée entre le Front Populaire Ivoirien de Laurent Gbagbo et le Rassemblement des Républicains d'Alassane Ouattara pour combattre - et battre si possible - le Parti Démocratique de Côte d'Ivoire.

17. Le journal *L'Agora* après la tentative de putsch des 7 et 8 janvier 2001 : s'indignait de la marche de ces « désœuvrés » et « marginaux », de ces « errements d'individus belliqueux et chauvins regroupés au sein d'un groupuscule obscur et nébuleux, pompeusement désigné comme la Sorbonne (...) C'est une honteuse escroquerie qui doit prendre fin ».

18. Par exemple, la puissance de frappe militaire, capable de dissuader toute velléité d'attaque ennemie, particulièrement efficace au cours de l'année 2001 du fait des trois tentatives avortées de coup d'État, mais qui, au moment de la guerre actuelle, allait s'avérer inexacte...

19. Il faut ici encore observer de la prudence par rapport à cette affirmation eu égard à la capacité même de récupération des idées en vogue des « sorbonniens ».

20. C'est nous qui soulignons.

21. Rappelons que la libéralisation totale des médias constitue une des revendications de la « rébellion armée » qui occupe la moitié-nord du pays.

22. Pour de C. Nadaud, « sorbonnien » trentenaire, le « *schisme* » est bien effectif : les premiers sont

devenus la « Sorbonne-action » avec pour principaux animateurs « Awadji le Gouverneur » et le « professeur Ben »; les seconds s'appellent « La Sorbonne » avec comme président Richard Dakouri « le Dozologue », le « Prophète Jérémie », « Mystic », très impliqués dans les tournées actuelles de la Coordination des Jeunes Patriotes.

Bibliographie

- Akindès F. 1996. *Les mirages de la démocratie en Afrique subsaharienne francophone*, Paris : Karthala-CODESRIA
- Atchoua N. J. 2002. *Facteurs dynamiques de la communication des groupes dans les « Sorbonnes » d'Abidjan*, Mémoire de maîtrise, Abidjan : UFR Information Communication et Arts, Université de Cocody.
- Bahi A. 2003. « La construction des espaces de discussion de rues à Abidjan : de l'appropriation d'un territoire à la construction d'un espace symbolique » à paraître in *Kasa Bya Kasa n°5*, Abidjan : EDUCI.
- Bahi A. 2001. « L'effet « titrologue »: une étude exploratoire dans les espaces de discussion de rues d'Abidjan » pp. 129-167 in *En Quête n°8*, Abidjan : PUCI.
- Bamba L. N. 2001. « La dévaluation a-t-elle aggravé la pauvreté en Côte d'Ivoire? Une approche par le modèle de la valeur-temps » p 49-69 in *La pauvreté en Afrique de l'Ouest*, Dakar-Paris : CODESRIA-Karthala.
- Bayart J.-F. 1981. « La politique par le bas en Afrique noire » pp. 53-82 in *Politique Africaine n°1*, Paris : Karthala.
- Bougnoux D. 1998. *Introduction aux sciences de la communication*, Paris : La Découverte
- Bourdieu P. 1980. *Questions de sociologie*, Paris : Minuit.
- Couret D. 1997. « Territoires urbains et espace public à Abidjan. Quand gestion urbaine et revendications citadines composent » p 429-458 in *Le modèle ivoirien en questions. Crises, ajustements, recompositions*, Paris : Karthala-ORSTOM.
- Dozon J.-P. 1995. *La cause des prophètes. Politique et religion en Afrique contemporaine*, Paris : Seuil.
- Gadou D. M. 2001. « Effervescence religieuse en Afrique noire : approche historique et anthropologique » p 9-38 in *Kasa Bya Kasa n°2 Revue Ivoirienne d'Anthropologie et de sociologie*, Abidjan : PUCI.
- Goffman E. (éd. 1990), *The presentation of self in everyday life*, London : Penguin Books.
- Habermas J. 1997. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris : Payot.
- Haubert M., Rey P.-P. 2000. *Les sociétés civiles face au marché. Le changement social dans le monde postcolonial*, Paris : Karthala.
- Janin P. 2001. « Une géographie sociale de la rue africaine (Bouaké, Côte d'Ivoire) » p 177-189 in *Politique Africaine n°82*, Paris : Karthala.
- Kouakou N. F. 1982a. « La fraternité africaine en question » pp. 39-52 in *Annales de l'Université d'Abidjan série F-X Ethno-sociologie*, Abidjan : Université d'Abidjan.
- Kouakou N. F. 1982b. « Le maquis abidjanais : un lieu de restauration ou de conscientisation? » pp. 121-155 in *Kasa Bya Kasa n°1 Revue Ivoirienne d'Anthropologie et de sociologie*, Août-septembre octobre.
- Laulan A.-M. 1993. « Résistance aux médias » pp. 994-995 in *Dictionnaire critique de la*

- Communication*, vol. 2, Paris : PUF.
- Maffesoli M. 1988. *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris : Méridiens Klincksieck.
- Marie A. et alii. 1997. *L'Afrique des individus. Itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey)*, Paris : Karthala.
- Miège B. 1989. *La société conquise par la communication*, Grenoble : PUG.
- Moessinger P. 2000. *Le jeu de l'identité*, Paris : PUF.
- Mucchielli A. 2000b. *La nouvelle communication. Épistémologie des sciences de l'information et de la communication*, Paris : Armand Colin.
- Nyamnjoh F. B. 2000. *Unprofessional and unethical journalism*, Friedrich Ebert Stiftung, Digitale Bibliothek, <http://library.fes.de/fulltext.iez/00710a01.htm>
- Sissoko A. 1997. « Abidjan : une situation relativement bien maîtrisée? » in *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique. Actes du Symposium International d'Abidjan*, Ibadan : IFRA.
- Sauvy A. 1997. *L'opinion publique*, Paris : PUF.
- Schütz A. 1987. *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris : Klincksieck.
- Toulabor C. 1991. « La dérision politique en liberté à Lomé » pp. 136-141 in *Politique Africaine n° 43*, Paris : Karthala.
- Touraine A. 1994. *Qu'est-ce que la démocratie ?*, Paris : Fayard.
- Wolton D. 2000. *Internet, et puis après ? Une théorie critique des nouveaux médias*, Paris : Flammarion.

Bahi Aghi

Centre d'Études et de Recherche en Communication

Centre for Communication Research

Unité de Formation et de Recherche en Information Communication et Arts

Faculty of Information Communication and Arts

Université de Cocody

University of Cocody

BP V 34 Abidjan

Côte d'Ivoire

Tel. : (225) 22 44 30 31

Le fax et l'e-mail de l'UFR étant hors d'usage, je communique mon adresse électronique personnelle/ our fax and e-mail being out of order, I communicate my personal electronic address :

bahi_ aghi@yahoo.fr